

PORTRAIT ANNA MOUGLALIS



A 34 ans, l'actrice-égérie tourne dans des films d'auteur, fait l'ambassadrice pour Chanel et avance en funambule inspirée.

L'échappée belle

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **AUDOIN DESFORGES**

Le restaurant se nomme le Braisenville. Elle demande un verre de blanc. On lui sert un vin d'Arbois. Elle plonge dans le verre, un nez encore poudré de maquillage : «Ça sent la pomme, non ?» Elle mangera du bœuf en bavette, avec des lentilles et autres fanfreluches moins roots. Entre deux bouchées, elle piquera ses dernières cigarettes au serveur, sans oublier de lui subtiliser un beau briquet qu'elle fera claquer sous le store qui dégoutte de pluie. Au front, elle est estampillée d'une marque blanche, «souvenir de varicelle», comme un reproche buté aux standardisations esthétiques. Sur la lèvre supérieure, on devine une cicatrice en croix, ou peut-être l'a-t-on rêvée, comme un refus de céder à des tentations spirituelles qui pourraient jurer avec un féminisme qui se revendique de Virginie Despentes et se méfie des religions misogynes. Bien sûr, il y a toujours cette voix aggravée, noir soja, gris fumé, caviar au casse-noix, qui oblige à tendre l'oreille à mesure que le propos s'assourdit. Et puis, il y a ce regard qui a plus d'un tour dans son sac, qui a un swing, qui a un twist et qui la rend parfois un peu étrange.

L'esprit, Godard. Elle a la rencontre facile, le propos labile. Ça déroule ample et cultivé, profond et intense, amusé et rieur. Elle est une femme d'esprit du XVIII^e siècle qui aurait acquis en surplus le décontracté des codes de la rue et l'affranchi des mœurs d'aujourd'hui. On comprend que Philippe Garrel l'ait intégrée à sa famille de tournage. On s'étonne que Jean-Luc Godard n'ait pas donné suite pour préférer un tête à tête avec son chien. Et on se souvient que Karl Lagerfeld en a fait l'égérie de Chanel, voici dix ans. Si elle a l'art de la conversation, elle est plus *borderline* et moins parisienne qu'une Inès de la Fressange, plus tranchée et moins sauveuse de situations compliquées, plus risqué et moins primesautière. Un ancien copain la détaille ainsi : «Anna est à la fois très intelligente et "looseuse" dans l'âme. Elle avait toutes les cartes en main quand elle avait 25 ans. Elle en a bientôt 35 et elle ne brille pas en haut de l'affiche. Au moment où il faut faire des choix, elle manque souvent de discernement entre ce qui est excellent et ce qui n'est que moyen.» Pas sûr que Mouglalis s'en désolle, qui chérit volontiers ses sorties de route et ses erreurs d'orientation.

La protestation, Pasolini. Ces jours-ci, elle défend un film réalisé par Carlos Saboga. On est dans les années 70 et son personnage recherche un père biologique disparu au Portugal,

dans les soubresauts de la «révolution des œillets». Filiation, appartenance, politique. En vrai, elle est née à la veille des années Thatcher, fille d'un acupuncteur et d'une kiné, issus d'un milieu d'ouvriers et de paysans, grecs et bretons. Elle a grandi à Nantes, est partie jeune pour Paris. Il lui arrive de regarder 68 avec les yeux du Pasolini des *Ecrits corsaires* qui préférerait les flics, fils de prolos aux étudiants, fils de notaires. Pour autant, elle lance : «Les mouvements de protestation comme ceux des Indignés sont vitaux. On dit qu'il ne se passe plus rien. Mais voilà quelque chose de généreux !» En 2012, elle a oublié de refaire sa carte d'électeur et le raconte sans faux-fuyants. Sans ça, elle aurait bien voté Mélenchon. Elle dit : «Il parlait bien de la Grèce, de la crise économique.» Elle déplore : «Personne ne veut perdre ses privilèges.» Elle bifurque : «Il ne faut pas que le travail prenne toute la place. La vie consiste aussi à penser, à aimer, à rêver.»

Le ventre, Depardieu. Elle porte un pull noir et blanc et des bottes façon guêtres, issus du vestiaire maison, et puis un jean gris plus basique. Grâce à Chanel, Mouglalis choisit ses réalisateurs, se console d'être refusée, intervient souvent en participation sur des films d'auteur. Elle est ces temps-ci en bisbille avec un producteur qui fait des difficultés pour la payer. Elle s'en doutait, s'en amuserait presque : «C'est à se demander pourquoi il fait signer des contrats, vu qu'il ne les honore jamais. C'est de la perte de temps.»

Elle vit au rez-de-chaussée d'un immeuble hausmannien dans le quartier de la gare du Nord. Tout va bien avec son banquier. A Cannes, elle a pu refuser les valises d'argent qu'on lui faisait porter pour qu'elle monte se faire prendre en photo sur le yacht du fils Kadhafi ou assister à des matchs de foot en

Algérie. Ce qui ne l'empêche pas de taper les riches de sa connaissance pour un *crowdfunding* à la hussarde quand il s'agit de financer un des films de son ex, Samuel Benchetrit. Elle dénonce l'exil fiscal. Mais, elle ferait bien une exception pour Depardieu. «C'est vrai, il a toujours fait ça : l'argent, les dictateurs... Mais, il est hors norme. Et il est énorme, il va mourir de manger. C'est un acteur exceptionnel, mais c'est aussi un être de poésie.» Elle l'a croisé sur le tournage de Mammuth. Il se disputait avec quelqu'un : «Et tout à coup, il lui est rentré dedans, tout ventre en avant, un ventre dur comme du bois, et le type est parti valdinguer.»

Le funambule, Genet. Anna Mouglalis marche volontiers bras dessus, bras dessous avec les excès. Elle revendique ses visites éclairs dans des quartiers exagérés. Elle aime les jeux de hasards, les salles de billard et les bars de nuit. Elle dit : «Les paradis artificiels, c'est super à visiter. Mais, il faut être invitée, il faut être guidée afin de pouvoir dialoguer avec sa peur.» Gamine, elle faisait du plongeon acrobatique. Elle a aussi tenté les arts martiaux. Elle a essayé le krav maga, cette technique mise au point par le Mossad. Elle a beau évoluer dans un registre ultracivilisé, dans des atmosphères quasi tétanisées, où il serait malvenu de multiplier bourrades et hurlements, Anna Mouglalis cache mal son envie d'en découdre : «Non, non, je ne suis pas agressive. C'est juste que j'ai beaucoup d'énergie.» Depuis peu, elle marche sur un fil, oscillant au-dessus du vide qui l'attire et qu'elle défie. Elle est tombée, s'est foulé une cheville, est remontée en selle. Elle refuse le balancier, trop lourd. Elle préfère l'ombrelle. Qui, elle aussi, «permet de s'appuyer sur l'air». Elle voit dans cette routine, une ascèse utile au jeu du comédien et connaît les écrits de Jean Genet : «Malgré tout ton fard et tes paillettes, tu seras blême, ton âme livide. C'est alors que ta précision sera parfaite. Plus rien ne te rattachant au sol, tu pourras danser sans tomber. Mais veille de mourir avant que d'apparaître, et qu'un mort danse sur le fil.»

L'image vraie, sainte Véronique. Anna Mouglalis vient d'épouser un homme d'affaires australien. Elle était en robe blanche à pantalon, créée par Lagerfeld, clin d'œil au mariage pour tous. Les photographes Pierre et Gilles, eux, l'ont grimaillée en sainte Véronique. Cela se passait sur le Golgotha, Jésus traînait sa croix et Véronique lui tendit un linge blanc sur lequel s'inscrivit sa «sainte face». Véronique ou l'«image vraie», dit l'étymologie. Comme s'il était besoin qu'il en existe une... ◆

EN 5 DATES

- 26 avril 1978** Naissance à Nantes (Loire-Atlantique).
- 2000** Merci pour le chocolat (Claude Chabrol).
- 2005** Romanzo criminale (Michele Placido).
- 2008** J'ai toujours rêvé d'être un gangster (Samuel Benchetrit).
- 10 avril 2013** Photo (Carlos Saboga).